

Hélène Jaccomard

Quand les traducteurs littéraires se trahissent...

À partir des commentaires de traducteurs glanés dans les seize premiers numéros de *TransLittérature*, voici une manière d'hommage à notre profession, qui reste mal comprise malgré la dette qu'on lui doit, car, d'après Henri Van Hoof, auteur d'une *Histoire de la traduction en Occident*¹, toute « littérature nationale se constitue à partir de traductions ; [...] les traductions enrichissent la langue, et parfois même la fondent » (*TransLittérature* 4, page 59). Voici donc une sorte de tressage de morceaux choisis des propos, souvent jubilatoires et toujours roboratifs, des traducteurs littéraires eux-mêmes. Mais relisons d'abord cette citation :

Mais qui sont les traducteurs littéraires ? Singes, caniches, perroquets, papillons, traîtres, esclaves, contrebandiers ou funambules, mimes ou musiciens, traîne-misère ou poules de luxe, misanthropes ou misentropes, anthropophages ou sadomasochistes, ascètes, amoureux fervents ou lucides linguistes ?² (TL 16, 60)

Si l'on peut donner tant de noms d'oiseaux aux traducteurs littéraires, c'est que, en vertu du cliché éculé du *traduttore/tradittore*, il plane toujours sur eux une certaine suspicion. « La théorie de la traduction commence par des excuses ou des justifications » écrit justement Michel Ballard, auteur d'un traité à ce sujet³ (TL 4, 62). Si seulement on écoutait le poète Borges :

(1) Henri Van Hoof, *Histoire de la traduction en Occident*, éditions Duculot, Paris, 1991.

(2) Marion Graf (éd), *L'écrivain et son traducteur, en Suisse et en Europe*, éditions Zoé, Genève, 1998.

(3) Michel Ballard, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, PU de Lille, 1992.

d'après lui, ce n'est pas le traducteur qui trahit l'original, mais l'original qui trahit le traducteur (TL 16, 11).

Ce qui me semble important de relever, c'est la charge affective qui préside à tout commentaire sur la traduction. Il ne s'agit pourtant pas de juger « à qui la faute » s'il y a de belles et moins « belles infidèles » et des traducteurs littéraires qui ne sont guère davantage que des « repriseurs de chaussettes » d'après Carl-Gustav Bjurström, qui a traduit en suédois Claude Simon, Céline, Sarraute, Camus, etc. (TL 11, 12). Comme le dit Aline Schulman, auteur d'une traduction moderne de *Don Quichotte*, un traducteur littéraire passe des années « dépossédé de soi, tout en donnant le meilleur de soi » (TL 16, 23). Il s'agit en revanche de repérer à quels stades précis cette charge affective joue dans le processus de traduction.

Car l'affectivité se dénote non seulement chez les critiques ou lecteurs de traductions, mais également chez les traducteurs littéraires lorsqu'ils parlent de leurs pratiques, quand ils passent aux aveux si l'on peut dire. Si traduction vaut trahison aux yeux du lecteur, traduire, et en particulier traduire de la littérature, n'est rien de moins qu'une « affaire d'amour », selon les paroles de Claire Malroux, traductrice d'Edith Wharton, Emily Dickinson, Henry James, etc. (TL 5, 27), amour qui « ajoute [aux connaissances] une certaine passion » (TL 6, 42). Naturellement, si le traducteur se laisse trop aller à cet amour, il risque de ne pas traduire la réalité du texte, concède Georges-Arthur Goldschmidt, germaniste qui a traduit Nietzsche, Goethe, Kafka, Benjamin et Peter Handke (TL 10, 13).

Il n'est pas question non plus de nier l'importance des techniques, du talent, des connaissances et de l'intellect, mais de prendre en compte le fait qu'en tant qu'objet culturel, et non seulement objet littéraire, la traduction est soumise « à des influences variées (individuelles, économiques, politiques, idéologiques) explicites ou implicites, qui dépassent celles de la simple écriture. » (TL 5, 70)

Je me suis référée, pour cet exposé sur l'émotion dans la traduction littéraire, aux rubriques de *TransLittérature* ayant plus précisément traité à la personnalité des traducteurs littéraires : les entretiens, les journaux de traduction et les portraits. Je me limiterai à quatre thèmes qui ressortent de ces confidences : les rapports avec leurs langues (notez le pluriel), les rapports avec le travail de traduction, puis avec le texte achevé lorsqu'ils doivent finalement soumettre le dernier jet et lorsque leur traduction est revue par un correcteur ou un éditeur. En dernier ressort, j'aimerais montrer que la traduction littéraire nous concerne tous.

Les traducteurs littéraires et leurs langues

Jusuf Vrioni, Albanais vivant désormais en France, et traducteur en français de toute l'œuvre d'Ismail Kadaré, explique :

Mon rapport au français est un rapport d'amour, un lien très profond. Je suis extrêmement attaché à cette langue que j'ai parlée dès l'âge de deux ou trois ans avec ma gouvernante. C'est une langue que j'adore, que je goûte. [...] J'ai vécu cinquante ans en Albanie sans revenir en France, et j'ai entretenu la pratique de cette langue uniquement à cause de l'amour que j'ai pour elle. (TL 7, 21)

La vocation d'un traducteur provient d'un rapport affectif avec ses langues. Pablo Kirtchuck, traducteur de l'espagnol vers l'hébreu, résume parfaitement un sentiment partagé par nombre de traducteurs littéraires :

Pour sa langue maternelle on n'éprouve qu'un amour filial, et on sait que dans toute circonstance, on sera aimé de retour. [...] Amour filial donc, duquel la conquête, la possession au sens fort, sexuel, du terme est exclue. Mais la langue courtisée, avec quelle peine on se l'approprie, avec quelle passion, quelle jalousie, avec quelle tendresse on la possède et on la caresse ! (TL 5, 34)

Certaines langues semblent particulièrement chargées d'émotions, le yiddish par exemple, en vertu du poids de l'histoire. Écoutons Carol Ksiazenicer :

À mesure que je traduis les mots yiddish, trouvant en français la cadence et le timbre que je crois appropriés, je les oublie, attentive désormais à l'autre langue qui naît en moi et devant laquelle je reste vaguement saisie d'effroi et de bonheur. (« De la trahison », TL 10, 62)

Je ne sais pas si traduire d'une autre langue que le yiddish implique cette part de culpabilité liée à l'oubli et à l'ivresse de la métamorphose. Je sais seulement que cet apprentissage ne va pas sans douleur. (*ibid*, 63)

Si j'y réfléchis bien [ajoute Carol Ksiazenicer dans un post-scriptum], ce sentiment d'illégitimité et de trahison ne date pas d'hier et a toujours caractérisé mon rapport au yiddish [...] je suis totalement dépassée par la violence et la profondeur de ce qui s'y écrit, et qui, loin d'être pure subjectivité, est aussi finalement mon inscription dans l'histoire. (*ibid*)

Lors d'un colloque en juin 1996 autour de Daniel Pennac et de ses deux traducteurs en langue anglaise – l'un David Homel pour une traduction en anglais britannique, l'autre Daniel Gunn pour une traduction en anglais américain, parues pratiquement simultanément –, Pennac, qui admet ne pas

« être un puriste en matière de traduction », considère qu'« on a tout intérêt à être traduit par un amoureux de sa propre langue. » (TL 11, 19) Propos confirmés par un traducteur de métier, Claude Ernout :

S'il faut des connaissances pour traduire, on peut déjà discuter sur celles qui sont nécessaires. Mais, quelles qu'elles soient, elles ne suffisent pas à la qualité de la traduction. Il faut y ajouter une certaine passion, qui s'applique sans doute plus à la langue d'arrivée qu'à celle de départ. Traduire un chef-d'oeuvre comme *Ulysse* de Joyce implique qu'on veuille en faire un chef-d'oeuvre de notre langue. (TL 6, 42)

C'est peut-être ce qui autorise les tout premiers mots d'un récent numéro spécial de la *Revue de littérature comparée* sur la traduction de Racine, présenté par Jean-Louis Backès : « Racine est intraduisible, évidemment » (290, avril-juin 1999, 2) !

Les traducteurs littéraires et leurs textes

S'il est évident que l'affectif gouverne l'attrait pour les langues et leurs secrets, on trouve de même les « coups de coeur » dans le choix des textes traduits. De fait, « les choix de traduction dépendent [entre autres] de la personnalité et de la formation du traducteur », d'après Françoise Decroisette⁴ (TL 5, 71). Eléna Baïevskaïa, traductrice de français en russe, a des accents touchants pour exprimer sa vocation :

Vous ne connaissez pas le bonheur, qui est aussi une torture : rencontrer un texte français et sentir aussitôt résonner en vous une musique que nul n'a jamais entendue, la musique en russe de ce texte, son intonation qui dort là, recroquevillée, et que vous avez envie de libérer, de livrer au vaste monde. Que faire, sinon s'installer pour traduire ? (TL 8, 10)

Georges-Arthur Goldschmidt, déjà cité, affirme :

Je n'ai jamais traduit un livre que je n'aurais voulu écrire. Je ne peux pas traduire ce qui ne me parle pas. Ça me tombe des mains, c'est une espèce de paralysie corporelle. Comme si je n'avais plus de muscles. Il me faut, pour pouvoir traduire, une participation profonde. (TL 10, 10)

Presque tous les traducteurs littéraires disent choisir la plupart des auteurs qu'ils traduisent – même si les traducteurs littéraires qui s'expriment dans TL représentent une catégorie privilégiée, ceux qui justement sont arrivés au

(4) Françoise Decroisette, *La France et l'Italie, Traductions et échanges culturels*, Centre de publications de l'université de Caen, 1992.

stade de leur carrière où ils jouissent de cette latitude. Mais soumettre à l'éditeur un texte à traduire dans l'enthousiasme d'une lecture ludique comporte des risques. Marie-Lise Marlière, traductrice de l'américain et notamment de « polars », avoue qu'elle ne tarda pas « à s'apercevoir que sa jubilation [pour *The Roaches have no King* de Daniel Evan Weiss] avait obscurci son jugement » (TL 14, 38). Si je puis me permettre une note personnelle, je dois avouer que j'avais moi aussi ressenti ce décalage lors de ma traduction de *Coonardoo* par K. S. Prichard en français. C'était l'un des premiers livres de littérature australienne que je lisais. La nouveauté avait masqué ce qui, dans ce texte, malgré ses aspects attachants (l'histoire d'amour entre un Anglais et une aborigène, et l'amour de la terre) ne me correspondait pas : son aspect mystique et réducteur des rapports raciaux en Australie dans les années 1920. Vivre dans un univers où l'on se sent déplacé n'est pas l'atmosphère idéale pour un traducteur.

De même, traduire pour une commande (peut-on refuser une commande ?) un auteur qui vous déplaît n'est pas conseillé. William Desmond confie avoir eu d'étranges *lapsus calami* lorsqu'il traduisait un ouvrage historique sur le III^e Reich du fait de l'émotion ressentie face au thème de ce livre :

Tous les traducteurs un peu expérimentés savent bien à quel point il est dangereux d'entreprendre la traduction d'un texte pour lequel ils n'éprouvent aucune sympathie. [...] ce qui nous constitue, notre inconscient, nos opinions, notre sensibilité, influe directement sur notre manière de traduire et à quels risques on s'expose dès qu'on éprouve des réticences vis-à-vis d'un texte (en l'occurrence vis-à-vis non de l'auteur, mais de ce que celui-ci dénonce, les horreurs du nazisme). (TL 12, 54)

Un autre effet pervers [poursuit Desmond] est ce que j'appelle la « fausse lecture » : on croit avoir lu telle chose, mais en réalité, on a lu ce qu'on pensait qui était écrit, ou ce que l'on *aurait aimé* qu'il eût été écrit. (*ibid* 55)

Seul un « artiste majuscule » (termes employés à propos de Maurice Edgar Coindreau, TL 2, 48) est capable de recréer l'émotion qui naît chez le lecteur dans la langue d'origine. « Si à un moment j'ai souri, confie Kim Lefèvre, traductrice du vietnamien, et écrivain, il faudra que ma traduction fasse sourire » (TL 13, 19). Pour Yla von Dach, traductrice d'allemand, « la tâche du traducteur consiste à reproduire non seulement la sensation de sa lecture personnelle, mais aussi une égale quantité de sensations possibles offertes par le texte » (TL 16, 45). C'est ce qu'exprime Julian Tuwim, poète polonais, en une très jolie image : « le poème traduit se doit d'indiquer la même heure que l'original » (TL 10, 66).

Les rapports des traducteurs littéraires envers le texte original sont ambivalents, comme dans toute histoire d'amour. Sans tomber dans la psychologisation extrême, le champ sémantique de leurs commentaires est néanmoins assez révélateur : « plaisir, sensation d'exister » (TL 7, 17), « émotion réelle » (TL 6, 35), « jouissance du traducteur » (TL 10, 13), « Je ressens le texte de façon très physique, animale » (TL 10, 15). Les traducteurs en arrivent parfois à une sorte de mystique, se disant « hantés » par leurs textes (Suzanne Mayoux à propos du dernier roman de V. S. Naipaul, *L'énigme de l'arrivée*, qu'elle traduit en français, TL 5, 39). Marie-Claire Pasquier, traductrice de l'anglais, parle d'hallucination :

Il y a de la part du traducteur, vis-à-vis du texte qui demande à être traduit, un rapport obsessionnel, visionnaire... L'écoute du texte est de l'ordre de l'insomnie [...] Le texte vous hante comme les inflexions de l'autre dans une relation amoureuse ombrageuse ou malheureuse. (TL 14, 50)

De là à parler de vampiriser, de disséquer les originaux, il n'y a qu'un pas :

Cette dissection clandestine, dérobée à la lumière du grand jour et au regard d'autrui, évoque pour moi l'opération chirurgicale que le traducteur pratique sur le texte qu'il déchiffre. (Brice Matthieussent, « Des nuits entières parmi les textes », TL 5, 50, traducteur de près de soixante-dix romans américains à ce jour)

Un traducteur est un boxeur, nous confie Achillès Kyriakidis, écrivain, scénariste, cinéaste grec qui traduit de quatre langues : un boxeur car il y a « des prises vicieuses qui nous aident, quand un texte teigneux nous oppose une vive résistance, à l'envoyer au tapis » (TL 16, 12). Il s'agit d'une lutte, non dénuée d'« ivresse » (David Bellos, traducteur de Perec, TL 4, 8), mais une lutte tout de même. Travailleurs exigeants, jamais satisfaits, ils se sentent parfois « travailleurs de l'inutile » (Sylvie Durbec-Ridard, TL 5, 30), obsédés par leurs échecs. Michel Volkovitch, traducteur du grec, se souvient « qu'à la première page, paralysé par le trac, j'avais gauchement suivi l'original au point d'écrire : “le corps souillé de salissures”. J'étais même assez fier, je crois, de cette naïve allitération... Foutues salissures. Elles me font toujours aussi honte ». (TL 5, 48)

Comme tout créateur, les traducteurs littéraires oscillent entre auto-dénigrement et orgueil : Bernard Simeone, l'un des plus grands traducteurs de littérature italienne en français, exprime ainsi sa tâche :

[faire] oeuvre de transparence et de malléabilité au bénéfice d'une oeuvre originale, qui, elle, serait foncièrement résistance, obstacle, opacité voire dureté [...] une expérience où l'exigence est toujours confrontée à l'échec et à la perte. [...] aveux d'insuffisance [...] (TL 16, 32)

Pas moyen de trouver le ton, explique Rose-Marie Vassallo au sujet de la traduction d'un livre pour enfants. On sèche et on se dit : « C'est sur ce texte-ci que je vais me casser les dents ». Piétiner au seuil du roman d'un Nobel, passe encore. Mais faire l'impasse trois jours durant sur *Little Big Mouse*, il y a de quoi se sentir bien petit. (TL 13, 34)

Michel Volkovich exprime une autre variante du sentiment d'échec : « J'entrevois la poésie, elle me sourit, elle disparaît à nouveau... Bref, le traducteur de poésie se sent bien souvent comme un séducteur sans conquêtes » (TL 12, 78). Pablo Kirtchuck parle aussi de ce sentiment d'insatisfaction :

Je me souviens donc lorsque, étudiant, je traduisais Borges en hébreu, pour mon plaisir ; le directeur de la revue étudiante m'a demandé un poème pour la prochaine édition. J'avais déjà poli ces traductions avec un perfectionnisme qui, dans ce domaine, est insensé au sens propre du terme : le crime parfait existe peut-être, mais la traduction parfaite ? Et pourtant, à onze heures du soir, j'ai frappé à sa porte pour enlever... une virgule. (TL 5, 34)

En revanche, il arrive ce miracle : « Cette jouissance intense, éphémère, le livre publié est un objet de plaisir et l'aboutissement de tout ce processus, mais, ajoute Brice Matthieussent, et cela change tout, il est surtout une scorie, un fantasme, le rappel nostalgique de ces éclairs multiples qui ont étoilé le texte, mis en pièces l'histoire, aboli le récit » (TL 5, 53). Il n'empêche que les traducteurs littéraires tendent tous à réaliser une traduction dont la vocation fondamentale est d'être « une fenêtre que l'on ouvre pour faire entrer la lumière » (préface de la version dite de King James de la Bible).

Alors y a-t-il des traducteurs littéraires heureux ? Annie Saumont, auteur de nouvelles et d'une douzaine de traductions de l'anglais, tranche : « Non, on ne peut pas être vraiment heureux, on est toujours insatisfait, il y a toujours ce doute, on n'est jamais sûr. On sait qu'on devrait faire mieux » (TL 6, 23). Propos que contredit, unique en son genre, Albert Bensoussan, écrivain, critique littéraire, traducteur de Vargas Llosa et d'autres auteurs contemporains espagnols d'Amérique latine :

Acceptons donc, à l'encontre des exigences étriquées et des a priori fallacieux sur la traduction, l'idée que le traducteur est aussi un être libre, un artiste épanoui, un écrivain heureux. (TL 11, 48)

Les traducteurs littéraires et leurs manuscrits

Il y a pourtant une phase, celle de la relecture et les révisions par les correcteurs et les éditeurs, qui fait l'unanimité en tant que l'un des moments les plus émotionnels du processus traductif, ce que résume Michel Volkovitch :

Pourtant, j'ai beau toujours relire mes épreuves avec des sueurs froides, et râler intérieurement chaque fois qu'on me corrige – même quand la correction est parfaitement justifiée – je suis au fond de moi-même heureux d'être relu. (TL 8, 40)

Même chargés d'expérience, ils ont « toujours cette impression d'être un élève qui rend sa copie. » (TL 11, 33)

Ce que la plupart des traducteurs littéraires reprochent aux correcteurs, c'est leur étroitesse de vues et de n'accepter que ce qui est conventionnel dans la langue-cible. Au cours de la table ronde annuelle de l'ATLF, en 1996, intitulée « En français dans le texte », les questions suivantes furent débattues :

Dans quelle mesure l'esprit ludique, les idiolectes, les néologismes, les écarts de langue, qui sont le fait des écrivains, peuvent-ils être repris par les traducteurs sans se faire taper sur les doigts par les éditeurs ? Est-il possible de préserver le même coefficient d'étrangeté et de transparence que dans le texte original ? (TL 12, 77)

Par frilosité et pédantisme, les correcteurs imposent un style dominant de « traduction ethnocentrique », selon l'expression d'Antoine Berman⁵ cité par Richard Jacquemond à propos des traductions entre la France et l'Égypte (TL 7, 9). Sous prétexte qu'on doit « traduire l'oeuvre étrangère de façon qu'on ne "sente" pas la traduction, on doit la traduire de façon à donner l'impression que c'est ce que l'auteur aurait écrit s'il avait écrit dans la langue traduisante » (TL 7, 9). Même Milan Kundera s'irrite du « vice du beau style des traducteurs français », comme le rapporte Albert Bensoussan (à propos d'un chapitre des *Testaments trahis* de Milan Kundera) :

(5) Antoine Berman, «La traduction et la lettre ou L'auberge du lointain», Les tours de Babel, TER, Mauvezin, 1985, pp. 35-150.

« La situation du traducteur est extrêmement délicate : il doit être fidèle à l'auteur et en même temps rester lui-même ; comment faire ? Il veut (consciemment ou inconsciemment) investir le texte de sa propre créativité ; comme pour s'encourager, il choisit un mot qui apparemment ne trahit pas l'auteur mais pourtant relève de sa propre initiative. » C'est donc là que le réflexe de synonymisation va jouer dans toute sa perversité. Kundera éclaire son propos : « J'écris 'auteur', le traducteur traduit 'écrivain' ; j'écris 'écrivain', il traduit 'romancier' ; j'écris 'romancier', il traduit 'auteur' ; quand je dis 'vers', il traduit 'poésie' ; quand je dis 'poésie', il traduit 'poèmes'. » (TL 11, 42)

Cela aboutit à vouloir gommer l'étrangeté de textes de peur que cela passe pour du mal traduit, ou encore à ne traduire que des textes insipides. Henri Meschonnic⁶, linguiste, poète et traducteur, déplore ainsi la « perversion constante aujourd'hui qui aplatit la culture pour en faire une guignolade ressemblant platement à nos tristes figures » (Jean-Claude Chevalier, « Une parole de vérité », *Magazine Littéraire*, 1-15 mai 1999, 22). Sacha Maroulian, dans son compte rendu de trois articles sur la traduction parus dans *L'Atelier du roman*⁷, relève :

Oui, la traduction aujourd'hui est devenue chose sérieuse. Les traducteurs modernes sont de plus en plus guidés par une implacable exigence de rigueur [...] Et cela, sans aucun doute est bon. Mais ce progrès a des effets pervers : les traductions délirantes, les beaux monstres de jadis, sont désormais impossibles. (TL 14, 94)

Victime de l'esprit du temps, le « traductologiquement incorrect » (*ibid*) est banni : Maurice Edgar Coindreau, figure-phare de la traduction littéraire, « allait jusqu'à affirmer, peut-être par provocation, qu'un contresens en bon français valait mieux qu'une maladresse, toujours grossière ». (TL 2, 48)

Une charge émotionnelle règle les rapports des Français avec leur langue, une langue qui serait la plus pure, la plus exacte, et dont il s'agit de protéger de toute influence étrangère le caractère unique. J'ai l'impression de reprendre le discours du Front national sur un tout autre thème... Cette rigueur s'applique d'autant plus à une traduction, véhicule de sédition, influencée comme elle risque de l'être par la langue de départ. Les correcteurs s'érigent alors en gardiens du temple et reprochent aux traducteurs de trahir non l'original (ce qui pourtant serait le cas s'ils ne font

(6) Henri Meschonnic, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier, 1999.

(7) *L'Atelier du roman*, n° 11, été 1997, Paris, Les Belles Lettres.

pas sentir toute son originalité, son caractère éventuellement expérimental), mais la langue cible. Crime de lèse-majesté !

C'est pourquoi les traducteurs sont convaincus que « les éditeurs sont plus chaleureux avec leurs auteurs » (Annie Saumont, TL 6, 21), réflexion confirmée par un sondage auprès de traducteurs espagnols qui s'estiment « considérablement moins bien traités que les écrivains »⁸ (TL 16, 59).

Tout est traduction

Au vu de tous ces propos, on aura compris que les traducteurs vivent leurs rapports à leurs langues et aux textes comme des auteurs. Bien qu'ils aient des rails sur lesquels écrire, les traducteurs littéraires ressentent autant d'angoisses, de frustrations, d'impuissance, de doutes, en un mot, sont autant à la merci de leur affectivité, que l'écrivain face à sa page, même si dans ce cas, la page est non pas blanche, mais noire (TL 12, 61).

Carl-Gustav Bjurström (traducteur suédois déjà cité) confirme la validité du parallèle entre auteurs et traducteurs : « J'ai dit un jour à Claude Simon : 'C'est seulement après avoir terminé de traduire un de vos livres que je me sens prêt à le traduire.' Il m'a répondu en riant : 'C'est la même chose pour moi dans l'écriture ! » (TL 11, 16)

On peut, d'ailleurs et de façon tout aussi convaincante, inverser le propos, et dire avec William Desmond (TL 13, 75), que non seulement « toute langue est étrangère », mais aussi que :

Toute expression – écriture, danse, musique, peinture, etc. – est avant tout traduction, transformation, passage en nous qui la teintons, la colorons, d'une autre langue que la nôtre, d'une langue qui vient d'ailleurs et qui ne nous appartient pas. [...] Tout écrivain traduit, soi-même et plus haut que soi-même, et même l'auteur n'est pas l'auteur, car nous ne sommes pas la source ; en tout cas, pas plus que la mère ou le père n'est l'auteur de la vie de son enfant. Nous ne sommes que le canal d'une grandeur qui nous dépasse, que nous traduisons, et qui se manifeste donc de multiples façons, et sous mille langages. (Patrice Repousseau, TL 2, 48)

Tout est traduction, donc, et comme tout le reste est littérature, on peut en déduire, en toute affectivité, que tout est traduction littéraire.

(8) Recension de l'enquête de Arturo Rodríguez Morató, *La problemática profesional de los escritores y traductores. Una visión sociológica*, ACE, Barcelone, 1997.